

La variation linguistique dans la littérature transfuge de l'extrême contemporain (Eribon, Ernaux, Lafon, Louis)

par *Marine Aubry-Morici**

Abstract

This article explores linguistic variation (diatopic, diaphasic, diachronic, and situational) in the specific context of French “transfuge literature” as a form of “autosociobiography” (Ernaux, 2023). The paper focuses on the cases of Annie Ernaux, Didier Eribon, Édouard Louis and Marie-Hélène Lafon. It studies and compares the stylistic uses of variation in transfuge literature, but it shows how the narration of the transfuge linguistic experience has as its core theme the shame felt as a provincial speaker from an inferior social background, as much in the new environment as in the old one. The point is to analyze the linguistic twists associated with the “habitus clivé” (Bourdieu) of any transfuge writer.

Keywords: Linguistic variation, Transfuge literature, Linguistic shame, Habitus clivé, Autosociobiography, Ernaux (Annie), Eribon (Didier), Louis (Edouard), Lafon (Marie-Hélène).

I

Introduction

Par l'expression de «littérature transfuge», on entend depuis quelques années un ensemble de textes et surtout d'auteurs bien identifiés, notamment Annie Ernaux, Didier Eribon, Édouard Louis et Marie-Hélène Lafon. Leurs textes, tous marqués par une dimension autobiographique, se caractérisent par le récit d'une trajectoire «trans-classes» (Jaquet, 2014; 2018)¹. Bien qu'il y ait paradoxe à ce que se multiplient les récits de destins exceptionnels, et que, comme le souligne Laélia Véron (2024), ce type de récit de soi plonge ses racines dans l'histoire littéraire depuis au moins Jules Vallès et Maurice Barrès, on peut parler d'une véritable tendance de la littérature française de l'extrême contemporain, qui prend le relais du «récit de filiation» tel qu'analysé par Laurent Demanze (2008) et Dominique Viart (2011, pp. 199-212). Si l'on considère avec sérieux l'idée d'une veine littéraire identifiable et distincte, et que l'on postule que l'on pourrait la saisir par ses *topoi*, on peut alors compter parmi eux un thème central, celui du rapport à la langue. Perçue comme pivot du basculement effectué par certains individus dans leur passage d'une classe à l'autre, elle concentre les enjeux sociologiques autant que littéraires de l'identité transfuge. En quittant les milieux popu-

* Università Roma Tre; marine.aubrymorici@uniroma3.it.

lares pour rejoindre l'élite, en tant qu'intellectuels et écrivains, les auteurs transfuges effectuent une trajectoire linguistique, d'une pratique à une autre. Or leur écriture, qui ménage une place importante au commentaire et à la réflexion, fournit un matériau métalinguistique précieux. Celui-ci permet de mesurer l'adhérence ou l'écart entre le ressenti des locuteurs et les catégories de la linguistique, notamment en ce qui concerne la variation. En outre, dans la mise en récit de cette trajectoire, on observe un positionnement ambivalent des auteurs face aux parlers de leur milieu d'origine: autant revendiqué que tenu à l'écart, le français populaire est pris dans le mouvement contradictoire qui traverse toute la littérature transfuge, une double dynamique qui revient à « trahir et venger » (Véron, Abiven, 2024).

2

Traitements stylistiques de la variation dans la littérature transfuge

Tout d'abord, il faut souligner que la littérature transfuge dévoile un aspect peu exploré de la langue française, le rapport des locuteurs au « français ordinaire » dans les campagnes ou les petites villes, tout en faisant bénéficier le lecteur du regard savant d'un(e) écrivain(e) dont la conscience linguistique est généralement élevée. Or, tel que l'a analysé Françoise Gadet (1989), le français « tel qu'on le parle » est traversé par une distinction entre usages standard et usages non-standard. Les auteurs mentionnés ci-dessus sont ainsi tous confrontés, lors de leur ascension sociale, à une forme de pluralité linguistique. Ils ont aussi en commun un espace géosocial, la « province » française (la Picardie, le Cantal, la Normandie), marquée par une infériorité sociale et culturelle aux yeux de l'élite cultivée, souvent parisienne, dont ils font désormais partie et dont ils ont adopté les codes, y compris linguistiques. De plus, le parler populaire constitue – et c'est un trait propre à la littérature transfuge – un matériau littéraire autobiographique: il concentre donc toutes les ambiguïtés d'un rapport à soi et à sa propre identité. Ainsi, pour comprendre la double dynamique d'affection et de rejet, de fierté et de honte dont la langue des origines fait l'objet, il faut tout d'abord se pencher sur le traitement stylistique de la variation linguistique, qui diffère selon les auteurs.

Premièrement, contrairement à ce que l'on pourrait attendre, l'analyse montre que les régionalismes sont plutôt rares. À l'exception d'Annie Ernaux qui, née en 1952, occupe dans le champ de la littérature transfuge une position de pionnière, et surtout de doyenne. Il faut noter que les variations régionales du français, dans le Nord-Est et le Centre, étaient plus répandues avant les années 1970: elles sont donc naturellement présents dans ce qu'elle qualifie d'« autosociobiographie » (Ernaux, 2003). Elle insère, par exemple, dans *La Femme gelée*, une forme syntaxique répandue dans le Nord-Est de la France, celle des phrases interrogatives construites à l'aide du présent sans inversion sujet/verbe, suivi du pronom disjoint « ti » comme particule interrogative. Ses tantes, écrit-elle, lui posaient des questions comme: « t'apprends-ti toujours bien à l'école » (Ernaux, 1991, p. 326)². Ce point n'empêche pas Édouard Louis (2014, p. 86), le plus jeune, de souligner dans sa biographie linguistique l'importance du picard (« que nous

parlions parfois mieux que le français officiel» écrit-il). La variation diatopique est donc bien présente, quoique rarement citée comme telle car, nous le verrons, elle est presque toujours articulée, voire perçue comme variation diastratique.

Deuxièmement, ce qui est commun à toute la littérature transfuge, c'est que la variation linguistique est un matériau qui se désigne toujours comme tel. Objet regardé par le narrateur, il est explicitement présenté au lecteur comme distinct de la norme. Si, chez Ernaux, la variation linguistique est intégrée à la voix narrative, par exemple en étant placée dans la même phrase, ce *continuum* reste néanmoins relatif. La différence se signale par une variation typographique, surtout à partir de la publication de *La place*, en 1983, qui inaugure ce qu'elle appelle «l'écriture plate», c'est-à-dire au plus proche de la réalité. L'usage de l'italique est ce qui, le plus souvent, lui permet de marquer une distinction entre français standard et français non-standard. Mais, comme on l'observe dans *La Honte* (1997), livre dans lequel elle brosse le portrait d'une génération comme d'un milieu, la variation typographique mêle français non-standard et expressions idiomatiques parfaitement correctes, mais situées dans un espace-temps, comme «porter des vêtements qui *gardent leur sale*» (Ernaux, 1997, p. 231) pour exprimer qu'ils n'ont pas besoin d'être fréquemment lavés ou «*elle n'a pas de santé*» pour signifier quelqu'un de constamment malade (ivi, p. 235). Parfois, rien ne distingue véritablement l'idiomatisme régional du français standard, comme quand il s'agit de décrire un monde social apeuré par la grande ville (ivi, p. 225):

Croyance générale qu'on ne peut aller quelque part sans *connaître* et admiration profonde pour ceux ou celles *qui n'ont pas peur d'aller partout*.

Dans le procédé de l'italique se niche en réalité une dimension polyphonique, car la variation typographique signale une double énonciation, c'est-à-dire une parole citée intégrée à la voix narrative. Est-ce à dire que la littérature transfuge entretient un rapport stylistique, mais éloigné, à la variation? Les évolutions les plus récentes de la littérature transfuge tendent à laisser penser que c'est le cas. On observe, par exemple, chez Édouard Louis, le plus jeune des quatre (né en 1992), un renforcement de cette mise à distance. Certes, l'influence d'Ernaux est manifeste dans *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), récit autobiographique qui relate sa fuite d'une famille picarde extrêmement pauvre, raciste et homophobe. Il utilise lui aussi l'italique pour insérer des éléments variationnels, mais cette tactique d'isolement est redoublée par des stratégies d'encadrement du populaire et d'étanchéisation de sa prose, au moyen de l'explication en incise ou de l'antéposition de la même formule en français standard, comme dans cet exemple (Louis, 2014, p. 24):

Mon père avait cessé d'aller à l'école très jeune. Il avait préféré les soirées au bal dans les villages voisins et les bagarres qui les accompagnaient inmanquablement, les virées en mobylette – on disait *pétrolette* – jusqu'aux étangs où il passait plusieurs jours et pêchait, les journées dans le garage à apporter des modifications à la mobylette, *cafouiller sa bécane*, pour la rendre plus puissante, plus rapide.

Marie-Hélène Lafon, originaire du Cantal, qui revient dans *Les Pays* (2012) sur son éloignement progressif du milieu paysan, élimine quant à elle presque toute forme de variation diatopique ou diastratique. Rares sont les occurrences de termes régionaux ou populaires dans ce texte qui se caractérise par une écriture très stylisée, jouant des virtuosités de la syntaxe. La langue d'origine de «Claire», personnage à dimension autobiographique, n'est jamais rapportée directement ou indirectement, mais seulement présente sous forme de discours narrativisé. Rencontrant à la bibliothèque de la Sorbonne un jeune homme de son village, qu'elle appelle son «pays» (Lafon, 2012, p. 60), elle évoque un «sabir fervent réservé à leurs conciliabules» et des «paroles exhumées du monde premier, ancien, antédiluvien, et voué, à ce titre, à la mort lente de ce qui a trop vécu, trop duré, trop servi, trop tenu et s'est usé à force d'être» (ivi, pp. 65 et 62). Le lecteur n'aura donc pas accès directement à ces variations, à l'exception d'une expression de son père, utilisée lors d'un passage à Paris, bien encadrée par la modalité autonymique: «Claire [...] aurait mis le couvert, acheté le pain, disposé les serviettes de table, avant de venir chercher les colis à la gare, colis était encore un mot du père» (ivi, p. 131). On voit ici que Lafon élimine le matériau linguistique brut et n'en transmet que le sentiment d'une distance irréversible entre les deux milieux sociaux.

3

D'une honte à une autre: la mise en récit de l'expérience linguistique transfuge

La mobilité sociale est en effet étroitement liée à l'évolution de l'individu dans sa pratique linguistique, mais la langue des origines reste souvent un élément tabou, source de honte, et donc dissimulé. Au sein de la littérature transfuge, rien dans la variation diatopique ne ressortit au «pittoresque du patois» qu'Ernaux lit chez Proust dans son portrait de Françoise (Ernaux, 1984, p. 458), pas plus qu'à la «condescendance», à l'ironie ou à «l'éloge» (Ernaux, 2023, p. 95). Alors que ces récits se constituent dans un rapport complexe de concurrence et d'inspiration avec la sociologie, et que Pierre Bourdieu fait figure de référence intellectuelle, mais aussi de modèle biographique, Didier Eribon (2009, p. 167) juge que, dans *Esquisse pour une autoanalyse*, l'élément linguistique et le bilinguisme (le français et le béarnais) restent une zone d'ombre, trop peu explorée. Ainsi le récit transfuge semble-t-il explorer par la littérature ce qui, en sociologie, est passé sous silence. La variation se trouve ainsi toujours articulée aux enjeux propres au rapport douloureux du sujet transfuge à la norme linguistique.

Empreint de souffrance et de souvenir d'une honte ressentie, le français non-standard est souvent présent dans des passages faisant part de l'expérience de la stigmatisation au sein de l'élite. Ce n'est pas surprenant, car comme le souligne Gadet (2007, p. 114), le vernaculaire dans la langue française implique «l'idéologie du standard». Dès lors, il ne se saisit que par la négative, à travers le rejet dont il fait l'objet. C'est donc bien par opposition aux autres formes de français promues par les institutions comme conformes à la norme que le périmètre du français non-standard

se dessine en creux: il s'agit, par ce geste, d'exclure et repousser certaines manières de parler le français. Les frontières entre ce qu'il faut dire et ne pas dire sont en premier lieu transmises par l'école, car l'institution scolaire encourage, voire impose, une langue qui n'est «ni le français régional, ni l'oral, ni le populaire» (*ibid.*) avec pour horizon une pseudo-neutralité. Il n'est donc pas étonnant que le récit transfuge se fasse l'écho de cette définition par la négative, et que le lieu privilégié du récit de ce mécanisme soit le souvenir d'école. Ainsi, dans *Les armoires vides*, Annie Ernaux (1974, p. 132) raconte combien les postures de son enseignante font apparaître son milieu familial comme un territoire linguistique radicalement séparé de la société bourgeoise:

La maîtresse parle lentement, en mots très longs, elle ne cherche jamais à se presser, elle aime causer, et pas comme ma mère. «Suspendez votre vêtement à la patère!» Ma mère, elle, elle hurle quand je reviens de jouer «fous pas ton paletot en boulichon, qui c'est qui le rangera? Tes chaussettes en carcaillot!» Il y a un monde entre les deux. Ce n'est pas vrai, on ne peut pas dire d'une manière ou d'une autre. Chez moi, la patère, on connaît pas [...] Pire qu'une langue étrangère, on ne comprend rien en turc, en allemand, c'est tout de suite fait, on est tranquilles. Là, je comprenais à peu près tout ce qu'elle disait, la maîtresse, mais je n'aurais pas pu le trouver toute seule, mes parents non plus, la preuve c'est que je ne l'avais jamais entendu chez eux.

On observe que, dans l'expérience des transfuges, la stigmatisation porte autant sur l'origine régionale que sociale, les deux se trouvant associées: la variation diatopique passe pour diastratique, et c'est bien à ce titre qu'elle est marginalisée. En effet, comme l'écrit Gadet (2007, p. 114), «la stigmatisation diastratique est encore plus forte que la marginalisation de l'expression diatopique». Elle rappelle que c'est tout particulièrement la variation grammaticale ou syntaxique qui est rejetée, plus que celles portant sur le lexique ou le phonique. On peut l'observer dans l'expérience relatée par Ernaux (1997, p. 231), laquelle se trouve embarrassée par les différences de conjugaison entre le français pratiqué par son père et celui de l'institution («j'avions» et «j'étions» au lieu de «nous avons» ou «nous avions»). L'écrivaine originaire d'Yvetot (*ibid.*) témoigne de la transition linguistique des années 60, où le parler régional s'efface progressivement, objet d'un rejet de plus en plus marqué, et ne subsiste que sous forme d'expressions et d'intonations. La variation diatopique est alors saisie comme une différence de niveau social. En effet, elle décrit la ville de son enfance comme un espace strié, marquée par les différences entre locuteurs du «bon français» et locuteurs s'exprimant «en patois». Elle raconte une province française du Nord-Est encore en situation de bilinguisme, où la plupart des adultes n'estiment pas «parler français». Or cette situation alimente dès l'enfance transfuge une conscience de la diversité linguistique et de l'importance sociale de la norme, sensible dans les expressions utilisées par Ernaux elle-même, comme «parler bien», «le beau parler». Parler un français privé de tout régionalisme ou marque sociale suppose «un effort» difficile, qui consiste à contrarier la spontanéité de son expression, «chercher un autre mot à la place de celui qui vient» et surtout à singer la

bourgeoisie et les classes supérieures, en raffinant ses manières, pour tenter d'«emprunter une voix plus légère, précautionneuse, comme si l'on manipulait des objets délicats» (*ibid.*). Dès lors, le sujet transfuge est traversé par une douloureuse diglossie ou hétéroglossie, ce dont témoigne l'auteure quand elle déclare en autobiographe (*ibid.*) «En 52, j'écris en "bon français", mais je dis sans doute "d'où que tu reviens" et "je me débarbouille" pour "je me lave" comme mes parents, puisque nous vivons dans le même usage du monde».

Dans toute la littérature transfuge, l'évolution linguistique, liée au changement géographique et social, est vécue comme un véritable apprentissage, voire comme la correction d'un savoir préalable qui serait bâtard, erroné, à redresser. Il faut substituer un français standard au non-standard, dont l'usage est infamant dans des milieux sociaux plus élevés. Il s'agit par exemple de neutraliser un «accent» (variation phonique) ou gommer les régionalismes de son vocabulaire et de sa syntaxe (variation diatopique) pour pouvoir mieux s'intégrer à son nouveau milieu. C'est ce qu'exprime Didier Eribon (2009, p. 108) dans *Retour à Reims*, lequel considère que son ascension sociale – il est devenu professeur universitaire en sociologie – a supposé une deuxième formation:

Réapprendre à parler fut tout autant nécessaire: oublier les prononciations et les tournures de phrase fautives, les idiomatismes régionaux (ne plus dire qu'une pomme est «fière», mais qu'elle est «acide»), corriger l'accent du Nord-Est et l'accent populaire en même temps, acquérir un vocabulaire plus sophistiqué, construire des séquences grammaticales plus adéquates.

Il s'agit aussi d'adopter les codes de la communication bourgeoise, comme on peut le lire sous la plume d'Edouard Louis (2014, p. 76) qui relate ses difficultés à réguler le volume de sa voix et la honte ressentie à ne pas naturellement se départir de certaines habitudes («mes amis au lycée me demanderont incessamment de parler moins fort»).

Cette trajectoire sociale se fait alors au prix d'une surveillance de soi permanente. Il semble que dans le processus que constitue l'expérience transfuge, laquelle s'inscrit dans le temps long, rien ne soit jamais acquis ni accompli définitivement. Au contraire, c'est la bascule vers l'insécurité linguistique (Labov, 1976, p. 176) qui constitue l'expérience la plus significative du transfuge. Eribon (2009, p. 108) résume que désormais il s'agira de «contrôler en permanence [s]on langage et [s]on élocution» et Ernaux (1984, p. 459) relatera qu'enfant, parler un langage châtié lui donnait «l'impression de [se] jeter dans le vide».

Mais l'expérience transfuge comporte aussi le rejet du sujet lui-même envers son milieu d'origine, devenu insupportable à ses yeux. Il est intéressant de noter que l'idée du bilinguisme aide alors à verbaliser et à supporter cette situation. Ainsi, Ernaux (1974, pp. 167-9), au temps de son adolescence, trouve refuge dans le «beau langage», et même dans la langue anglaise pour s'extraire du milieu qui la dégoûte:

Je les haïssais tous les deux, j'aurais voulu qu'ils soient autrement, convenables, sortables dans le véritable monde. «Tout m'en choque», une phrase du *Lagarde et Michard*, peut-être. Des mots qui me couraient après, pour juger, pour comparer. [...]. N'avoir rien à dire, le nez dans son assiette, c'est une langue étrangère qu'ils parlent. *My mother is dirty, mad, they are pigs!* En anglais, que je me permettais de les injurier.

Les mises en récit de ces trajectoires transfuges témoignent alors d'une fracture langagière, où le sujet se trouve coupé entre deux mondes (ivi, p. 209; 2023, p. 81) autant qu'entre deux langues. Toutefois, cette fracture, tout sauf statique, forme une dynamique qui anime le récit autobiographique.

4

Contorsions linguistiques: l'habitus clivé du transfuge

Dans le récit transfuge, la vision de soi en miroir démultiplie le singulier sentiment de honte qui caractérise la mobilité sociale ascendante: honte *des* origines, mais aussi honte *face* à son milieu d'origine. Chez Didier Eribon (2009, p. 27), dans *Retour à Reims*, on peut ainsi lire tout l'embarras d'avoir effectué un parcours qui le place sur un plan supérieur à sa famille restée en Picardie, à laquelle il rend visite après plusieurs années d'absence. Il décrira son sentiment en ces termes: «une gêne difficile à cerner et à décrire s'emparait de moi devant des façons de parler et des manières d'être si différentes de celles des milieux dans lesquels j'évoluais désormais». Pour Ernaux (2023, p. 90) aussi, le retour coïncide avec la prise de conscience *d'être transfuge*, déclenchée par la gêne face à «leur accent normand, leur façon de parler». Dès lors, cet épisode ne va pas sans l'explicitation d'une double injonction, l'une consistant à se surveiller pour garder un langage châtié face à l'élite, l'autre à retrouver un langage populaire dans son milieu d'origine. Quand il se rend dans son milieu d'origine, Eribon (2009, p. 108) modifie sa langue pour y réintroduire le populaire (ou le non-standard) qu'il a effacé de ses habitudes. Il joue de sa compétence variationnelle pour éviter l'expérience désagréable de paraître supérieur aux autres à cause de son usage de la langue. Il évoque une situation à laquelle ne correspond «pas tout à fait un bilinguisme, mais un jeu avec deux niveaux de langue, deux registres sociaux, en fonction du milieu et des situations [...]». Ce contrôle concerne toutes les dimensions de la variation, lexicales, phoniques et syntaxiques, comme en témoigne ce passage:

“Tu parles comme un livre”, me dira-t-on souvent dans ma famille pour se moquer de ces nouvelles manières, tout en manifestant que l'on savait bien ce qu'elles signifiaient. Par la suite, et c'est encore le cas aujourd'hui, je serai au contraire très attentif, en me retrouvant au contact de ceux dont j'avais désappris le langage, à ne pas utiliser des tournures de phrases trop complexes ou inusitées dans les milieux populaires (par exemple, je ne dirai pas “Je suis allé”, mais “J'ai été”), et je m'efforcerai de retrouver les intonations, le vocabulaire, les expressions que, bien que les ayant relégués dans un recoin reculé de ma mémoire et ne les employant plus guère, je n'ai jamais oubliés [...].

Autant Ernaux qu’Eribon reprennent à leur compte la notion de Bourdieu (2001, p. 214), d’un «*habitus clivé*»³, qui désigne l’expérience d’un individu lorsque ses «*conditions d’existence*» changent si radicalement au cours de sa vie qu’il ressent un manque de cohérence et éprouve un sentiment de déchirement et de division interne. Il génère contradictions et tensions, mais surtout «*une double distance par rapport aux positions opposées, dominantes et dominées, dans le champ*». Le transfuge se perçoit aussi éloigné de son milieu d’origine que de celui qu’il a rejoint, mais à la honte ressentie au sein de l’élite répond un sentiment de culpabilité d’en faire partie. Dans une scène presque topique⁴, *Les Pays* de Marie-Hélène Lafon (2012, p. 145) s’achève sur une visite au musée du Louvre, où elle prête douloureusement à son père une méconnaissance du vocabulaire savant. L’accent est alors mis sur la différence culturelle, mais surtout le rapport à la langue est saisi du point de vue de celui qui se sent humilié par l’ascension du transfuge. De même, une scène de *La place* montre que corriger la langue de son père fut pour Ernaux une expérience traumatique (Ernaux, 1984, p. 459).

Toutefois, les connaissances en linguistique amènent à nuancer la sévérité du jugement porté par les transfuges sur leur milieu d’origine et à bien saisir que ce clivage relève d’un ressenti linguistique qui devient matière littéraire. D’une part, si le récit transfuge se caractérise par une connaissance et une conscience métalinguistiques particulièrement élevées, le point de vue du sujet transfuge peut toutefois différer de ce que la linguistique nous enseigne. De la même manière que les étudiants de Gadet, en entendant des locuteurs défavorisés, riaient avant de se rendre compte qu’eux-mêmes présentaient les traits linguistiques moqués (Gadet, 1989, p. 13), les transfuges ont une perception exagérée et déformée de la réalité linguistique de leur milieu d’origine, qui leur en fait voir les défauts comme à travers une loupe grossissante et, inversement, ils sont excessivement indulgents envers le milieu de l’élite, dont ils ne pointent jamais les failles linguistiques. D’autre part, il est intéressant de voir que le rapport à la norme linguistique est tout aussi présent et pesant chez les locuteurs du français non-standard. Ainsi, le père d’Ernaux (1984, p. 466), selon la narratrice, n’apprécie pas que sa fille utilise les termes «*bouquin*» ou «*dirlo*». Il semblerait en effet que «*la variation en fonction de l’âge*» (Gadet, 1989, p. 12) joue également un rôle dans cette répartition de l’intériorisation de la norme et sert de relai à l’idéologie du standard.

En définitive, les récits transfuges montrent bien qu’au premier couple «*forme populaire/forme cultivée*» (donc diastratique) s’en ajoute un deuxième, lié au rapport plus élastique qu’une génération scolarisée entretient à la langue, «*forme argotique/forme normée*» ou «*forme familière/forme standard*» (donc diaphasique) (ivi, p. 21). Le locuteur transfuge se sent alors plus libre de naviguer au sein du non-standard, car il est apte à maîtriser les situations où il faut adopter l’une ou l’autre forme. Cet apprentissage de la variation situationnelle est aussi l’un des *topoi* du récit transfuge. Or, comme le rappelle Françoise Gadet (ivi, p. 10), «*la variation stylistique ou situationnelle (ou variation diaphasique) ne clive pas la société, mais le locuteur*»; et il serait faux de considérer qu’il existe des «*locuteur(s) à style unique*», c’est-à-dire qu’il ne faudrait pas penser que seules «*les couches cultivées seraient capables de maniements*

variés modulés selon les situations». Le récit transfuge témoigne ainsi d'une déformation perceptive des individus qui ont effectué un changement de classe sociale. Ils se considèrent comme dotés d'une connaissance diaphasique qui leur confère une supériorité face à leur milieu d'origine. La culpabilité qu'engendre un tel sentiment est en partie à l'origine du sentiment de «trahir» celui-ci.

Dans le prolongement de ces infinis retournements du ressenti, la littérature est également le lieu où «venger [s]a race» comme le répètent Ernaux (2022) et Eribon (2009, p. 242), empruntant cette expression à Rimbaud, si bien que le lieu de la variation peut aussi être conçu comme territoire sacré, intime et indépassable. Ernaux voit dans le normand une forme d'expressivité que le français standard ne peut remplacer. Dans *La Honte*, elle relate un épisode de son adolescence, un accès de violence de son père sur sa mère qui représente un vrai traumatisme. Ce féminicide manqué, auquel assiste la petite Annie, est immédiatement traduit en mots, adressés à son père: «Je me rappelle une phrase que j'ai eue: "Tu vas me faire gagner malheur"». Ernaux (1997, p. 214) ajoute en note l'explication de l'expression régionale pour son lecteur «En normand, gagner malheur signifie devenir fou et malheureux pour toujours à la suite d'un effroi». Là aussi, la langue des origines est celle que ne parvient pas à concurrencer la langue savante pour élaborer l'intime (ivi, p. 221):

Je n'attends rien de la psychanalyse ni d'une psychologie familiale dont je n'ai pas eu de peine à établir les conclusions rudimentaires depuis longtemps, mère dominatrice, père qui pulvérise sa soumission en un geste mortel, etc. Dire «il s'agit d'un traumatisme familial» ou «les dieux de l'enfance sont tombés ce jour-là» n'entame pas une scène que seule l'expression qui m'est venue alors pouvait rendre, gagner malheur. Les mots abstraits, ici, restent au-dessus de moi.

Ici, en miroir du mépris de la société à l'égard du français non-standard, Ernaux dévalorise la langue savante et la juge incapable d'exprimer la réalité psychologique de ce qu'elle a traversé. Dans le récit transfuge, il n'y a donc pas de place fixe réservée à telle ou telle langue, l'une rejetée et l'autre adulée: elles ne cessent de circuler. D'ailleurs, on peut supposer que la honte transfuge se nourrit du mépris social porté sur la variation linguistique, ce dernier étant d'autant plus intériorisé que l'écrivain cherche à se légitimer dans le champ littéraire et social, en donnant des gages de métamorphose linguistique. Enfin, dans cette littérature traversée par le désir autobiographique de «se ressaisir» pour reprendre la formule d'une sociologue transfuge, Rose-Marie Lagrave (2021), la langue populaire est un matériau essentiel de la mémoire: à ce titre, elle n'a pas vocation à être évacuée. D'ailleurs Ernaux (1997, p. 224) souhaite, écrit-elle, «retrouver les mots avec lesquels je me pensais et pensais», tandis que Louis (2014, p. 82) souligne l'écart entre le moi d'hier et celui qui écrit désormais («je ne le disais pas de cette manière, mais en écrivant ces lignes, certains jours, je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors»). Dès lors, en prenant en considération ce qu'exprime Ernaux (1984, p. 459) «Tout ce qui touche au langage est dans mon souvenir motif de rancœur et de chicanes douloureuses, bien plus que l'argent», on peut en conclure que

la variation linguistique, fruit du heurt entre la norme et la pratique populaire, est dans la littérature transfuge en tant forme qu'autobiographie à dimension sociologique, à la fois matériau et thème central du texte.

Notes

1. Ce terme est préconisé par Chantal Jaquet pour désigner des individus qui changent de classe et connaissent une ascension sociale, mais Annie Ernaux, Didier Eribon et Édouard Louis, tout comme Pierre Bourdieu, choisissent de parler de «transfuge», acceptant le sème de la trahison et la dimension politique du terme.

2. Toutes les références à Annie Ernaux mentionnent la date de publication originale de l'œuvre, suivie du numéro de page correspondant à la citation dans l'édition Quarto Gallimard (2011) qui regroupe la plupart de ses livres.

3. Ernaux (2023, p. 81) reprend d'ailleurs cette expression dans sa conversation avec Lagrave.

4. On se rappellera ainsi la scène de la «visite au Louvre» pendant les noces de Gervaise, dans *L'Assommoir* d'Émile Zola.

Références bibliographiques

- Bourdieu P. (2001), *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001*, Raisons d'agir, Paris.
- Bourdieu P. (2004), *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'agir, Paris.
- Eribon D. (2009), *Retour à Reims*, Fayard, Paris.
- Ernaux A. (1974), *Les armoires vides*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (1984), *La place*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (1991), *La femme gelée*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (1997), *La honte*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (2003), *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (2011), *Écrire la vie*, Gallimard, Paris.
- Ernaux A. (2022), *Discours de Stockholm*, 7 décembre.
- Ernaux A., Lagrave R.-M. (2023), *Une conversation*, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.
- Demanze L. (2008), *Encres orphelines. Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon, José Corti*, Paris.
- Gadet F. (1989), *Le Français ordinaire*, Armand Colin, Paris.
- Gadet F. (2007), *La Variation sociale en français*, Éditions Ophrys, Paris.
- Gauvin L. (dir.) (1996), *L'écrivain et ses langues*, in "Littérature", 101.
- Giordan H., Ricard A. (dirs.) (1976), *Diglossie et littérature*, Université de Bordeaux III, Bordeaux-Talence.
- Hoggart R. (1970), *La culture du pauvre*, Éditions de Minuit, Paris.
- Jaquet C. (2014), *Les transclasses ou la non-reproduction*, PUF, Paris.
- Jaquet C., Bras G. (dirs.) (2018), *La fabrique des transclasses*, PUF, Paris.
- Labov W. (1976 [1972]), *Sociolinguistique*, Éditions de Minuit, Paris.
- Labov W. (1978 [1972]), *Le parler ordinaire*, Éditions de Minuit, Paris.
- Lafon M.-H. (2022 [2012]), *Les pays*, Éditions Folio, Paris.

- Lagrange R.-M. (2021), *Se ressaisir*, Éditions de la Découverte, Paris.
- Lahire B. (1998), *L'homme pluriel*, Nathan, Paris.
- Louis E. (2014), *En finir avec Eddy Bellegueule*, Seuil, Paris.
- Moricheau-Airaud B. (2016), *Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie: l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux*, in "CONTEXTES", 18.
- Pasquali P. (2014), *Passer les frontières sociales. Comment les «filières d'élites» entrouvent leurs portes*, Fayard, Paris.
- Véron L., Abiven K. (2024), *Trahir et venger – Paradoxes des récits de transfuges de classe*, Éditions de la Découverte, Paris.
- Viart D. (2011), *Le récit de filiation: «Éthique de la restitution» contre «devoir de mémoire» dans la littérature contemporaine*, in Ch. Chelebourg, D. Martens, M. Watthee-Delmotte (dirs.), *Héritage, filiation, transmission: Configurations littéraires (XVIII-XX^e siècles)*, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve.